

LES POLITIQUES D'ESTAMINET.

Les uns disaient que le roi Tanifras Jamais des Poronais ne deviendrait le maître, Quoique la Czarianne avec le Chartarmas, Sur le trône le voulût remettre; Non! disait un notable, il ne le sera pas, Malgré que l'Electeur de Sasque Batte le tambour comme un basque, Pour contraindre ses palastins A suivre Tanifras sans faire les mutins. D'autres disaient enfin que jamais de Porone Tanifras n'aurait la couronne Malgré les efforts des Génois Et la révolte des Chinois; Que bientôt notre flotte entre la mer Baltique, Et les ports d'Amérique, Irait par terre attaquer les Anglais; Que les destins de Vienne auraient un sort funeste Et que le diable emporterait le reste. Fatigué de leurs sots discours Et de leur bêtise profonde, En espèces de même cours, Avant de les quitter je payai tout le monde : Je teur dis que le Turc se faisait capucin Et que le Doge de Venise Dans un vaisseau de maroquin Était allé relever sans remise La grande arche du Pont-Euxin, Qu'avait rompu le vent de bise! (PIRON, voyage à Beaune.)



I les explorations historiques de Champollion et de Niebuhr avaient pu embrasser la vie privée des peuples sur l'histoire desquels leurs recherches ont jeté une si vive lumière, nul doute qu'ils ne nous eussent laissé de savants et curieux détails sur les badauds et les gobe-mouches politiques de l'antiquité. Je me suis souvent demandé si ces figures à tête d'Anubis qui pullulent sur les flancs du monolithe de Louqsor, tenant à la main un rouleau de papyrus, n'étaient pas quelques nouvellistes de Thèbes ou



de Memphis, lisant à leurs concitoyens les bulletins de la grande armée de Sésostris, ou faisant des commentaires sur quelque ordonnance d'un Pharaon, relative au service de la garde nationale d'Alexandrie ou d'Heliopolis. Cette version que nous pourrions du reste appuyer d'une foule de considérations relatives à l'histoire de l'esprit public et de la presse avant le déluge, nous paraît aussi plausible que celles des savants patentés et jurés qui n'ont que trop souvent fait de profondes dissertations, pour prouver qu'un gros sou rouillé était une médaille de Rhamsés II, ou de Nemrod le fort chasseur.

Nous prions nos lecteurs de nous pardonner ces explorations dans le domaine des numismates et des archéologues. Nous tenons seulement à prouver la haute antiquité du nouvelliste et du politique d'estaminet, qui tient par des ramifications invisibles au badaud de tous les temps. Les Romains des beaux jours de la république, nous paraissent avoir été d'intrépides faiseurs de puffs politiques. Nourris aux dépens du monde que leurs généraux rançonnaient le glaive au poing, ces vertueux citoyens n'avaient pour toute occupation qu'à faire des commentaires sur la marche des choses publiques en se peignant la barbe, ou à flâner héroïquement sous les portiques du Forum en attendant le journal du soir, qui paraissait non timbré, ainsi que nous l'a prouvé le profond archéologue M. Jules Janin, l'auteur de Debureau, et du livret de Versailles.

Les ignorants qui déclament contre la dépravation de nos mœurs et les procureurs du roi qui gémissent en mauvais français sur les passions insensées qui sapent la société dans ses bases, n'ont aucune connaissance de la façon dont les anciens entendaient la liberté d'opinions; un citoyen romain était nouvelliste par état et badaud par tempérament. Dieu sait les horreurs qu'on n'a pas débitées sur le compte de Néron! Pétrone qui faisait le Charivari de cette époque, Tacite, Salluste et Suétone ne nous paraissent autre chose, sinon des sténographes chargés de rassembler les canards du Forum pour l'instruction des races futures. A Athènes la nation mangeait à la gamelle de l'État, pour ne pas perdre une histoire. Les barbiers du Gynecée qui formaient l'opinion extrème-gauche de l'époque, servaient à leurs pratiques d'incroyables nouvelles qu'ils tenaient toujours d'une personne bien informée. On y racontait que Démosthène venait d'être nommé ministre de l'intérieur de Philippe de Macédoine, avec vingt talents d'appointements, que les édiles ne s'opposaient à l'éclairage Mangham que parce qu'ils avaient des actions dans une société industrielle rivale. A Rome on se génait moins encore ; les baigneurs y racontaient comment le grand César avait été surpris en criminelle conversation avec la sœur de Caton, et comment le grand Scipion, l'inventeur des pots-de-vin, en matière de fournitures militaires, avait volé au peuple-roi plusieurs millions, et l'on se moquait des députés de l'opposition qu'il conviait au capitole pour leur prouver l'exactitude des chiffres de son budget. Manière nouvelle et touchante de fermer la bouche aux épilogueurs de l'extrème-gauche et que nous ne désespérons pas de voir imiter un jour ; on y attribuait la rareté des lions de Numidie à la guerre des Gaules et la mauvaise qualité des matelottes à l'expédition contre les Parthes.

La race des politiques de Forum, de Gynecée, de place publique, de café et

d'estaminet, a toujours et partout été la même; prenant la cause pour l'effet, l'effet pour la cause, réglant le sort du monde, la marche des batailles, torturant les événements et les actes contemporains avec un incroyable aplomb qui ne le cédait qu'à leur profonde niaiserie. Or, cette plaie des sociétés anciennes qui n'est plus qu'un ridicule aujourd'hui, a laissé en Belgique un type que nous ne pouvons passer sous silence.

Les nouvellistes politiques grecs et romains manquaient d'un grand et puissant auxiliaire dont leurs continuateurs actuels ont tiré un grand parti; nous voulons parler de la tabatière dont la télégraphie est si éloquente entre les mains de ces Nostradamus modernes; on pourrait y ajouter encore les journaux dans lesquels ils cherchent et ne trouvent que trop souvent les textes de leurs élucubrations sibyllines; mais il paraît prouvé d'après les recherches de M. Jules Janin, que Rome n'était pas dépourvue de ces flambeaux civilisateurs, que Juvénal faisait le feuilleton d'une feuille de l'opposition, Pétrone le rendu-compte du cirque, et que Pline le Jeune était rédacteur du Moniteur sous Trajan, ainsi qu'il appert de son fameux panégyrique.

Si nous avions la malheureuse infirmité de vouloir nous faire une réputation de savant, nous pourrions dire à ce sujet, une foule de jolies choses, mais nous aimons mieux entrer de plain-pied dans notre sujet comme Cromwell et Louis XIV dans leurs parlements, sans plus d'ambages ni de souvenirs historiques.

Le Politique d'Estaminet est un membre de cette intéressante classe de gobemouches qui a si souvent défrayé le crayon de la caricature. En Belgique il atteint un luxe de végétation incroyable et parvient rapidement à l'état de fossile, dernière transformation qu'il subit infailliblement.

L'entrée d'un Politique dans l'Estaminet qu'il a choisi a toujours quelque chose de grave et de digne. A peine a-t-il franchi le seuil de la porte, que deux servantes s'empressent de le débarrasser de son parapluie et de son chapeau. Il salue d'un air protecteur et souriant les habitués et prend l'hiver la meilleure place auprès du poèle. Sa pipe tirée du ratelier commun est déposée auprès de lui avec son verre de bière qu'il entame et savoure longuement. Ces préliminaires accomplis, il charge lentement sa chibouque hollandaise et s'enveloppe d'un nuage de fumée comme une pythie antique. La gravité de son caractère, la haute estime dont jouissent ses moindres paroles ne permettent pas au politique de prendre l'initiative dans la conversation: il attend pour rendre ses oracles et lâcher le torrent de son éloquence que quelqu'un l'interroge; au bout de quelques minutes d'un majestueux et solennel silence, l'un des membres du cénacle prend enfin la parole, et lance, en manière de ballon d'essai, ces paroles invariablement stéréotypées sur le même mode et accompagnées du même mouvement de tête.

— Eh bien! Monsieur Trullemans, qu'est-ce que vous pensez donc bien avec les affaires politiques?

A une interpellation aussi directe, le politique ne peut rester muet, sa figure se dilate, il aspiré quelques volumineuses bouffées de fumée qu'il chasse devant lui d'un air solennel, il va parler, les habitués s'approchent, le *Baes* se hâte de remplir un litre qu'il tient à la main pour profiter des communications officielles qu'il

pressent, le silence s'établit, le narrateur se recueille, saisit son verre de la main gauche, le vide à moitié et dit :

- Och! Monsieur Van Overbeeke, qu'est-ce que vous voulez que je dise avec tout ca, moi! Je viens là de voir dans la gazette, le discours de M. Gendebien. Je ne sais pas moi ca! mais du temps de Marie-Christine on n'avait pas toutes ces bêtises-là de chambres, ousqu'y bradont pour plus de trois couronnes de papier et de plumes par jour. Quand je pense qu'avec les Autrichiens on payait soixante escalins de contributions et qu'aujourd'hui on n'a jamais fini avec. On va encore une fois faire un emprunt pour l'armée, nous sommes gras avec tout çà, on paie toujours et on se bat pas. Du temps des patriotes on faisait pas tous ces empruntslà, et on avait des régiments tout ce qui était de beau; si vous aviez vu les dragons de la Tour, Môsieur! Och! quels gailllards ça faisait! et les chasseurs Leloups et le régiment de Walkiers, avec des habits verts et des parements jaunes, c'était ça des soldats qui étions propres! — Du drap à 8 escalins l'aune, Môsieur! On parle de patriotisme aujourd'hui, mais en 1789 les cuisinières de Bruxelles ont donné à Hentje Vandernoot quatre pièces de canon, tout ce que tu peux voir de beau! des canons, Môsieur, qui reluisions comme tout! on s'a jamais battu avec, savez-vous! Tenez, le Baes peut vous dire ça, il était dans les volontaires de Vandermersch. hein Baes?
 - Oui, Monsieur Trullemans, et que je m'en fais-t-honneur encore!

En disant ces paroles le Baes se redresse avec orgueil et va prendre sur le comptoir son verre qu'il présente à l'orateur pour qu'il lui fasse raison, celui-ci

reprend bientôt.

— Au jour d'aujourd'hui quand c'est pas une chose, c'est l'autre. On est jamais tranquille! Voilà les charpistes qui commencent leur train, je connais un Môsieur qui vient de venir de Londres, on ne peut pas ça croire, tous les bêtises qu'y font. Ils courent les rues avec des drapeaux, y font des processions au lieu d'aller travailler, comme des bourgeois doivent faire. Och! tenez Môsieur, depuis que les Français ont fait une révolution, tout le monde n'a plus été tranquille. — Et puis qu'est-ce qu'on a gagné avec tout ça, voyez les pauvres Polonais comme y sont bien arrangés! J'ai vu dans la Gazette que tous les nobles de Varsovie ont été amenés à Saint-Petersbrouk, et savez-vous ce qu'on fait faire à ces gens là?... Y balayont les rues, Môsieur! des gens très-bien, des barons, des bons bourgeois!

— Aussi Môsieur Trullemans, je m'ai jamais gêné pour dire mon opinion sur l'empereur de Russie, oui! je l'ai dit en plein staminet, c'est un intrigant! Tenez, parlons d'autre chose, je peux pas penser à tout ça. Buvez votre verre dehors, nous allons jouer un smoze-jas.

— Merci, M. Van Overbeeke je ne fais pas avec, j'attends la Gazette, l'Éclair, je veux une fois voir comment ça va tourner avec les Égyptiens et la flotte turque. C'est encore une fois les Anglais qui ont fait ça, je suis sûr. Je vous demande une fois! le Grand Turc envoie sa flotte pour se battre contre Méhémet, et voilà celui-ci qui veut pas la laisser aller. — Ça n'est pas juste ça! Une flotte superbe et qui a coûté ferme de l'argent!

— Tout ça c'est les Anglais! Môsieur, du temps de Napotion, ils ne faisfons pas tant de leur nez!

Tout-à-coup le politique qui vient de jeter un coup d'œil sur le journal qu'on vient de lui remettre encore tout humide, pose brusquement sa pipe sur la table, avec un geste d'impatience. A ce signe précurseur ordinaire de grandes nouvelles, chacun se rapproche, les oreilles se dressent, les yeux s'écarquillent, on pourrait entendre une souris trotter, comme dit Shakespeare.

- Voilà encore une fois les Français qui viennent de sanger de ministère, le maréchal Soult est remplacé par le duc de Dalmatie, je suis sûr que c'est encore une fois un intrigant ça qui a des protections, voilà la première fois que j'entends parler de ce duc de Dalmatie-là, moi! mais aujourd'hui les nobles ont tout ce qu'ils veulent. C'est comme ici, je connais un baron que son fils a 2,000 francs d'appointements pour travailler sur un bureau, six heures par jour seulement! tenez quand je pense à tous ces révolutions-là, je dois rire avec tout ça, c'est toujours la même chanson: c'est les bons bourgeois qui paient et qui doivent touker (piocher) pour leurs contributions.
- Oui, oui, Môsieur Trullemans, ça c'est la vérité! je suis encore une fois augmenté de 4 francs cette année, moi. Je sais pas ce qu'y font avec l'argent! avez-vous vu tout ça à la place des Martyrs, tous les réparations qu'on fait. On a mis là une posture en marbre qui écrit des chiffres sur une ardoise, je vous laisse à deviner combien ça coûte! quinze mille francs, Môsieur! quinze mille francs pour une posture (statue). Voilà comme on brade l'argent du pays. On a une maison avec ça! Hé, Wantje! donnez-moi une fois du feu, ma pipe est dehors! (éteinte.)



PRÈS cette variété du politique fossile et crétin, il y a la race sinistre et renfrognée des politiques initiés à tous les événements désastreux et funestes. Ils prédisent à jour fixe les émeutes et les révolutions. Ils vous abordent d'un air mystérieusement significatif et répondent aux questions sur leur santé par un. — Eh bien, vous savez ce qu'il y a de neuf?

- Non! je ne sais rien!

Le politique regarde autour de lui d'un air circonspect, tire sa tabatière, prend une large prise et vous murmure à l'oreille.

— Je viens là de voir un môsieu, un homme comme il faut, qui vit sur ses rentes enfin, un gaillard qui sait ce qui se passe..... le prince d'Orange sera ici avant huit jours, on nettoie déjà tout à son palais; ce môsieu a été pour voir les tableaux et on lui a fait mettre des

grandes pantousles pour ne pas salir le plancher. Si on l'attendait pas, on ferait

pas tout ça. On fait remettre les carreaux cassés à Tervueren aussi..... vous verrez ce que je vous dis..... le roi Léopold est dans de beaux draps!

Le politique juste-milieu, exerce une grande influence sur son cénacle : son despotisme est le plus tyrannique de tous. Mobile comme les événements, à chaque changement de ministère, il fait peau neuve d'opinions. C'est l'optimiste le plus intrépide, le pourfendeur le plus terrible des mécontents. Vivant d'une modique pension, récompense de trente années de détention dans les chiourmes administratives, il se révolte à la moindre critique des actes du pouvoir. L'Indépendant est pour lui un journal d'opposition, l'Observateur un second père Duchène. Un journal réclame-t-il en faveur d'un principe constitutionnel qu'un ministre aura franchi à pieds joints, le politique juste-milieu se hérisse de dévouement et d'indignation, et lance un formidable anathème sur ces va-nu-pieds de journalistes qui ne sont jamais contents et dont les doctrines n'ont pour résultat final que d'amener le retour du maximum, de la guillotine et des assignats. Ce seul souvenir lui fend le cœur, car il songe avec douleur qu'il possède encore dans un vieux porte-feuille crasseux trois assignats de vingt-cinq livres dont il n'a jamais pu se défaire, pas même contre des actions de la Banque de Belgique. Il aurait pardonné à la république ses erreurs, ses fautes, ses crimes même! mais ce pouf de 75 livres, l'a converti à jamais à la monarchie et aux espèces métalliques et ayant cours.

La question des vingt-quatre articles a vu notre politique maintes fois sur la brèche, l'argument à la bouche et le demi-litre au poing, confondre et terrasser ses adversaires effarés de son éloquence. Il a quitté à cette époque son bottier parce qu'il l'avait vu chanter la *Brabançonne*. Vous l'écharperiez plutôt que de lui faire ôter son chapeau au couplet final. Parlez-lui honneur national, dignité du pays, il vous toise d'un froid regard, vous répond qu'il n'aime pas à se trouver avec des buveurs de sang et transporte son demi-litre à une autre table avec l'air digne d'un ministre qui vient de se voir refuser un crédit supplémentaire.

La toilette du politique ultrà-ministériel est le reflet le plus fidèle de tout son être moral et intellectuel. Sa longue redingote bleue est toujours brossée avec un soin minutieux, il otera votre chapeau d'un patère pour y accrocher le sien. Un gilet de piqué blanc, jauni et constellé de taches de tabac, un pantalon de nankin l'été et des socques l'hiver, prouvent qu'il s'abonne fort peu aux journaux de modes. Il fume du Varinas, mais il a toujours en poche un paquet de mauvais tabac pour ses amis. Il brûlera deux bottes d'allumettes pour chercher un cent sous la table. Si un aveugle ou un manchot lui présente sa sebile en implorant sa générosité, il le traite de fainéant, de républicain et l'envoie se promener. Au piquet, il a une manière toute particulière de se servir de la craie pour marquer ses points : d'un trait il fait deux lignes, et en comptant son jeu il murmure entre ses dents : treize et neuf font quarante-trois!...

La religion politique du nouvelliste ministériel d'estaminet consiste dans un grand respect pour les *faits accomplis* et pour la hiérarchie des appointements; il se permettra rarement de contredire le chef de bureau; il tient pour choses sacramentelles les moindres paroles de son chef de division. On a vu quelquefois,

mais rarement des exemples d'une métamorphose complète dans les sympathies politiques du nouvelliste ministériel, c'est lorsqu'un changement de cabinet entraîne avec lui un remaniement du personnel administratif. Alors une transformation complète s'opère dans les mœurs de ce pourfendeur des ennemis du pouvoir. Il regarde avec un air d'incisive moquerie les idoles aux pieds desquelles il se courbait la veille; il parle d'un ministre comme d'un simple mortel et se fait demander deux fois le journal qu'il tient, par le chef de division dont le sourcil



olympien le fit tant de fois trembler. A partir de ce jour, le malheurenx fait partie de l'opposition, ses ex-collègues le fuient comme un lépreux, il est condamné à

n'avoir plus de partner au piquet que ceux qu'il vouait, il y a quelques jours, aux dieux infernaux et au procureur du roi. Alors, n'avant plus rien à ménager, l'infortuné ose médire de l'Indépendant, et s'étonne qu'il se trouve des citoyens assez corrompus pour se nourrir de semblables doctrines; il compare d'un air goguenard la cote des contributions de 1829 avec celle d'aujourd'hui, et en tire des conséquences malsonnantes et sentant la cour d'assises; il sait toutes les chansons patriotiques depuis la Brabançonne jusqu'à la Limbourgeoise; toutes les muses démocratiques lui sont chères : le dernier couplet de l'hymne de Van Campenhout lui a valu plusieurs enrouements, sans compter une foule de rhumes de cerveau qu'il a gagnés en accompagnant les victimes de septembre au champ du repos. Quoique vous fassiez, quoique vous disiez, il trouve moyen de vous ramener à la politique par toutes sortes de voies détournées. Parlez-lui chemins de fer, Daguerréotype. spectacle, étoffes imperméables, salon; il vous répond élections, budget, injustices, favoritisme: au théâtre il demande la Brabanconne, et entretient ses voisins du malheureux sort de ses frères du Limbourg et du Luxembourg, vendus par les Siméon et les Ruben du ministère aux Égyptiens d'outre-Moerdyk. Au milieu d'un air de Mad. Casimir, il tirera de sa poche un journal d'opposition et vous proposera de vous lire un superbe article qui éreinte la conférence de Londres. Tout-à-coup, il s'arrête, son regard s'allume, sa figure s'épanouit : il a saisi une allusion formidable contre le ministère dans un couplet d'opéra-comique, il crie bis à faire trembler la salle et ne s'apaise que lorsque le commissaire vient le prier de sortir.

La fièvre d'opposition de notre politique, qui commence par une destitution, tombe ordinairement avec le premier changement de ministère, qui lui donne l'espoir de se voir réintégré dans ses fonctions. Presque toujours ces féroces ennemis de la tyrannie du pouvoir abdiquent leur colère devant un modeste emploi de commis d'octroi, de douanier ou de garde du parc; dans ce dernier cas, il se vengent de leur longue oppression et de leurs souffrances, en faisant peser un sceptre de fer sur les bonnes d'enfant et les moutards. Ils se montrent surtout sans pitié pour le cheval fondu, la paume et autres exercices gymnastiques attentatoires aux us et coutumes du royaume dont il forment le pouvoir exécutif.

Parmi cette foule d'originaux qui se presse sous les yeux de l'observateur dans cette galerie enfumée et bruyante qu'on appelle l'*Estaminet*, gardons-nous d'oublier les politiques stratégistes, indiquant sur le sable du bout de leur canne les opérations des armées: Dieu sait les monstruosités topographiques que la guerre d'Espagne n'a pas enfantées, et les digressions à propos des parties de barres de Cabrera et d'Espartero, et du colin-maillard de Don Carlos.

Le politique stratégiste est ordinairement un homme d'un âge mùr, à vol d'oiseau il accuse cinquante ou cinquante-cinq ans. Professant un profond mépris pour les les hommes et choses contemporaines, il garde toutes ses admirations pour l'ère impériale dont il partagea la gloire et les revers. Il débouche sa pipe avec l'effigie du grand homme, sa tabatière est ornée des adieux de Fontainebleau, ou du songe du général Bertrand. A chaque question que vous lui faites, quelque matière que vous traitiez, il répond Austerlitz et Marengo; à peu près comme un auguste

monarque bourgeois répond aujourd'hui Jemmapes et Valmy à toutes les harangues auxquelles l'expose une liste civile d'un milliard.

Austerlitz, Tarragone, Leipsick, sont les trois phares qui dominent l'existence du vieux soldat de l'empire; c'est dans ces triomphales et sanglantes promenades à travers l'Europe soumise que s'est passée sa jeunesse: ses bals, ses fêtes à lui, c'étaient les fanfares victorieuses de son régiment à l'entrée de quelque ville prise en passant; c'étaient les ardentes redoutes enlevées à l'arme blanche, et les champs de bataille avec leur horrible drame de sang et de boulets labourant les rangs comme un long serpent noir; c'étaient enfin toutes ces grandes mais uniques choses auprès desquelles il n'est pas étonnant de voir notre époque pâlir et s'éclipser.

Aussi malheur à l'infortuné qui ne connaît pas M. Gaspard, ancien sergent au 65^{me} léger; malheur à qui dans une discussion, ose douter d'une date ou d'un fait relatif aux choses de l'empire; il lui faut subir deux volumes de victoires et conquêtes en guise de rectifications et de commentaires à faire pâlir ceux de César. Parlez-vous Allemagne, Espagne ou Italie, vous êtes exposé à vous heurter contre quelque localité qui rappelle M. Gaspard à ses souvenirs militaires; il vous sourit d'un air bienveillant et vous présente sa tabatière; sensible à cette politesse, vous hasardez un mot de conversation soudé au bout d'un remercîment. Infortuné! dès ce moment vous appartenez corps et âme au Minotaure de l'empire, aux tarasques du chauvinisme. Vous n'avez plus qu'à vous résigner, car M. Gaspard, en homme prudent, vient d'accrocher votre chapeau à une patère et fait remplir votre verre de bière, démonstrations qui font frémir les victimes heureusement échappées à l'Austerlitz de M. Gaspard.

Fait-il froid, l'impitoyable narrateur vous narre la campagne de Russie, les glaçons de la Bérésina, l'incendie de Moscou; il vous décrit la pelisse fourrée du petit caporal, la toque de Murat, la tactique des Cosaqnes, les beefsteaks de chevaux et les côtelettes de caniches, qui formaient l'ordinaire du 65^{me} léger. A défaut de craie, il indique les positions des deux armées avec des bouts d'allumettes brisées et des queues de pipes (*). Ici, auprès de ce ravin représenté par sa tabatière, le maréchal Ney fit cette brillante charge, dans laquelle l'ennemi fut culbuté jusqu'an delà de cet étui à lunettes simulant un ruisseau. Puis vient l'éloge du 65^{me} léger, le plus brave régiment parmi tant de braves, celui auquel l'Autre portait une affection si vive; puis les faits et gestes des crânes du régiment, et les épisodes de garnison, et les contes saugrenus des veillées du corps-de-garde, et les bonnes fortunes des Jocondes du 65^{me}, mangeur de cœurs par excellence, et dont le souvenir n'est pas éteint aujourd'hui encore en Allemagne, si l'on en juge par les registres de l'état-civil des cantonnements de ce scélérat de 65^{me} léger.

Quelques degrés de chaleur de plus au thermomètre lui rapellent l'Espagne, et les batailles de Talavera et de Sarragosse; il vous faut subir alors des histoires horripilantes d'empoisonnements entremèlées d'amours et de soupes aux choux; des épisodes où l'action commence par un chaud regard andalou et se dénoue par un coup de navaja. Le souvenir de l'Espagne ne se sépare pas dans l'esprit du soldat



de l'empire des Andalouses à l'œil noir, des ragoûts à l'ail, des guérillas de Mina et des niches faites aux Capucins par les farceurs du 63^{me}.

Mais tous ces souvenirs, quelques doux qu'ils soient à M. Gaspard, s'effacent devant le récit de sa bataille d'Austerlitz. Il vous dira sans trop de morgue que le petit caporal lui a parlé comme il vous parle, en lui disant : bon jour, mon brave! discours éloquent qui arracha des larmes à la 4^{me} du 65^{me} léger. Il vous ouvrira le trésor de ses souvenirs blaguo-St-Hilairiens, et vous racontera avec l'effronterie d'un page impérial les monologues de l'autre dans sa chambre à coucher, mais tout cela n'est qu'un hors-d'œuvre pour arriver dignement à la chose principale, la bataille d'Austerlitz.

Si nous ne craignions de faire partager à nos lecteurs le supplice des auditeurs de M. Gaspard, nous leur ferions de cette triomphante bataille un récit fidèle, en indiquant avec le doigt sur la table couverte de rigoles de bière, les détails topographiques, les ruisseaux et les moulins qui accidentaient le terrain lors de cette sanglante affaire, où le 63^{me} se couvrit de gloire dans la personne de M. Gaspard.

- C'était ça une bataille! dit notre narrateur, en redressant la tête et en attirant vers le nombril son gilet qui tend à se porter vers sa cravate. Quand j'entends parler de vos batailles aujourd'hui, ça fait suer! Figurez-vous, Monsieur, les Russes étaient là! dit-il en plaçant deux demi-litres côte à côte, nous autres, nous étions de l'autre côté, c'est bien. Voilà le soir qui arrive, on allume les feux des bivouacs, on arrange sa capote et son azor pour faire son lit. On met des pierres neuves à son fusil, voilà tout-à-coup, pendant que nous étions empêchés à manger la soupe, l'Empereur passe, à pied, les mains dans les poches, il avait l'air d'avoir froid. Moi j'étais auprès du feu; je me lève pour lui offrir ma place, comme c'était mon devoir; il vient, il chauffe ses bottes au feu, puis tout-à-coup il demande:
- Dites-donc, mes enfants, il y a beaucoup de Belges dans le 63^{me}, n'est-ce pas ?
 - Oui, Majesté! qu'il y en a un qui répond, et des fameux lapins encore!
- Eh bien, mes enfants, distinguez-vous demain, et je dirai à votre *coronel* de me faire souvenir de vous. Ça chauffera demain, on se peignera dur, car le Roi de Prusse commence joliment à m'embêter! puis voilà tout-à-coup qu'y change de conversation.
 - Qui est-ce qui prend du tabac ici? qu'y dit.

Voilà tout d'un coup un grand imbécille de Brusselair qui va offrir à l'Empereur un rouleau de tabac à chiquer! je vous demande un peu!... nous étions tous si honteux que c'est pas pour dire.

— Grenadier, c'est pas ça, dit l'Empereur, c'est du celui à priser que j'ai besoin, Duroc a encore une fois oublié d'en mettre dans ma tabatière.

Là-dessus, moi je me lève, j'avais justement du tabac de Paris que j'avais acheté à une cantinière du 72°, un fameux régiment encore celui-là! le coronel était un Brusselair aussi. Je m'approche de l'Empereur, voilà tout-à-coup qu'y me regard'

si droldement que je ne savais plus quoisque je faisais. Enfin je reste bien deux minutes là avec ma tabatière ouverte; lui il avait les mains dans ses poches et il



avait l'air de plus penser à moi; nous étions tous là à le regarder sans bouger comme dans une comédie que j'ai vue où tout le monde dort; comment est-ce qu'on appelle cette pièce-là donc?... Ah! la *La belle au bois dormant*. — Voilà tout-à-coup qu'y se reveille comme, et y me demande ce que j'attends, ce que je veux.

- Sire, je lui dis, Votre Majesté a demandé du tabac, et si vous vouliez bien me faire l'honneur...
- —Avec plaisir, sergent, qu'y me répond, et y prend une prise et met ma tabatière dans sa poche, puis il continue à se chauffer; tout-à-coup il me dit:
 - Sergent, comment vous nommez-vous.
 - Gaspard, sergent au 65me.
- Eh bien je garde ta tabatière qu'y me répond, je t'en ferai remettre une autre demain avec quelque chose dedans, si tu fais bien ton devoir.

Là-dessus, il part comme une flèche et va faire sa tournée d'avant-garde; c'est cette nuit-là qu'il a fait une heure de faction pour un troupier qui dormait. Quant à moi, j'ai été quitte en bas de ma tabatière; je suis sûr qu'un de ces intrigants de généraux en aura reçu une pour moi avec des diamants autour, qu'il aura gardée.

Cette amère pensée du détournement de la tabatière de l'Empereur est une idée fixe chez M. Gaspard, et l'histoire de cet événement forme le pendant inévitable de la bataille d'Austerlitz, qui dure invariablement deux heures et demie, et se

termine par l'apologie du 65° léger et de son *Coronel*, parfois véhémentement soupçonné par M. Gaspard de s'ètre approprié la tabatière impériale.

L'extérieur du soldat de l'empire est sévère et se ressent encore des traditions de l'école de bataillon; sa mise est propre, sa redingote est plus rapée par la brosse que par de longs services; sa parole est de quelque poids dans les discussions politiques. S'agit-il d'éclaircir un point de géographie douteux, on réclame son intervention qui n'a pas peu contribué à propager d'étranges erreurs. Ainsi il est tel endroit où l'on tient comme article de foi, qu'en Espagne les maris vont fumer un cigare au Prado, quand ils trouvent les sandales d'un moine à la porte de la chambre de leur femme; qu'en Allemagne l'Empereur mange chaque jour un plat de chou-croûte à son diner, et que le Czar de Russie rosse quotidiennement son épouse pour raviver une affection qui, sans ce stimulant, menacerait de s'éteindre. C'est encore aux impressions de voyage des pérégrinants impériaux, que l'on doit ces hérésies qui font couler le Volga en Portugal, le Douro en Pologne; qui mettent un poignard à toutes les jarretières de Castille, et des yeux de diamants à toutes les madones; erreurs dangereuses qui causèrent tant de désappointements et de sacriléges!

Une des variétés les plus curieuses des politiques d'estaminets que nous ne pouvons passer sous silence, sous peine de laisser une lacune importante dans notre nomenclature, est celle des puritains, prophètes de l'avenir, pionniers de l'humanité, qui fraient à la société actuelle sa route vers le but providentiel ou fatal qui lui est assigné. Martyrs de bonne foi, au milieu d'un siècle où toutes les croyances croulent les unes après les autres dans l'abyme de l'égoïsme, apôtres ardents d'idées généreuses, et par cela même ardues à traduire en faits, propagateurs enthousiastes d'une foi nouvelle, à laquelle il ne manquerait pour faire le bonheur des hommes, que des prêtres de conscience, des croyants désintéressés et des législateurs comme Confucius ou Christ; il s'est glissé au milieu de ces hommes d'avenir et de croyance, quelques-uns de ces plats et serviles imitateurs, échos stupides, répétant mécaniquement les piaillements de la sottise et les accents du génie : ceux-là donc appartiennent de droit à notre galerie d'originaux, et à ce titre nous allons les esquisser rapidement.

Le politique démocrate, tel que nous venons d'en tracer les linéaments principaux, commence sa mission de rénovation humanitaire par s'exercer au noble jeu de billard, où il est toujours d'une jolie force. C'est en méditant les effets de côté et en culottant de pipes à masque de Bédouin, qu'il se prépare à l'apostolat social. Son costume tient le milieu entre le jeune premier de province sans emploi et le rapin anversois qui, à force de se poser en Van Dyk, finit par se persuader qu'il égalera bientôt l'artiste dont il possède déjà la moustache et la chevelure. Riche, il déplore le sort du prolétaire qui s'abreuve de ses larmes et se nourrit de sa douleur, et porte des toasts avec du Champagne à la prochaine délivrance des peuples opprimés. Un chien à la chaîne fait bondir son cœur de colère, il s'écrie que la liberté, sainte fille du Ciel, est l'apanage de toutes les créatures sorties de la main de Dieu; à propos d'un ivrogne arrêté par un pompier, il lance des foudres

d'éloquence à faire pâlir Vergniaud et Danton. Il tient toujours de bonne part que le pouvoir médite quelque coup fourré contre les libertés publiques. Il connaît intimement tous les ministres, il leur a prêté, il y a peu d'années, des bottes et de l'argent que ceux-ci, oublieux du passé comme des rois populaires, n'ont jamai s songé à lui rendre. Toujours prêt à témoigner de sa foi politique, il a gagné trois poules au profit des Polonais, et bu une foule de petits verres à l'abaissement du Colosse du Nord, qu'il intitule ainsi depuis l'heureux mot du Constitutionnel. Il professe le plus profond mépris pour les exercices de la garde civique, dont le but lui paraît être de renforcer le nombre des séïdes de la tyrannie. Il connaît tous les chefs de l'opinion démocratique, il a offert deux fois du tabac à M. Bartels. ramassé le parapluie de M. Gendebien, et fait le voyage de Tournay à Bruxelles avec M. Dumortier. Son entrée dans un lieu public a quelque chose de triomphant et de fatidique; au milieu de la tranquillité la plus complète, il a toujours quelque complot à annoncer dont l'explosion se fera sous peu. Cependant rendons-lui cette justice qu'il en dissimule perfidement le jour et l'heure. Ses préoccupations sociales et humanitaires ont une telle puissance, qu'il oublie de cirer ses bottes pour rédiger un plan de constitution, dont le besoin se fait vivement sentir à la Nouvelle-Galles du Sud. L'humanité est tout pour lui, l'homme rien. La fraction s'abîme dans le chiffre. Il prêterait son habit au genre humain et refusera un cigare à son meilleur ami. Désolé, brisé d'une perte qui vient de vous frapper dans les parties les plus vitales de votre cœur, vous l'abordez l'air morne, la figure abattue; ne croyez pas qu'il ait un mot de sympathie pour vos peines, une larme pour votre douleur: il est occupé en ce moment à se fondre en élégies sur les enfants lithuaniens, croqués chaque matin par le Barbe-Bleue de toutes les Russies. Vous avez perdu votre femme, votre ami; votre maîtresse a trahi une affection profonde et sacrée, vous avez le cœur navré, l'âme assombrie par les heures noires qui pèsent sur vous comme la dalle d'une tombe; vous cherchez quelque part une main qui étreigne la vôtre, un œil qui se lubréfie au récit de vos maux! espoir vain et décevant, vos paroles ont glissé sur ce cœur bronzé à tout ce qui fait battre le cœur du vulgaire; qu'importent vos chagrins, tandis que l'Orient gronde, que Cabrera acculé dans l'Arragon, se défend comme un sanglier, que les chartistes tombent sous les balles des police-men anglais, qu'Otahiti rève une insurrection, et que la jeune Allemagne évoque les souvenirs de Sainte-Vehmé dans les salles sonores des vieux donjons westphaliens : cherchez ailleurs qui vous comprenne; cet homme a un feuillet détaché des lois de Minos à la place du

On juge Barbès, il demande le journal à haute voix afin de savoir le sort de ce pauvre Barbès qu'il a beaucoup connu — le politique démocrate a couché avec toutes les célébrités républicaines — la sentence connue, il tire un mouchoir de sa poche et essuie une larme absente; que l'insurrection gronde au Nord ou au Midi, elle trouve un écho en lui; écho faible et rapetissé il est vrai, comme tout ce qui est calque, comme le rauquement du lion imité par le plagiaire Aliboron, cachant sous les armes d'Achille le cœur de Thersite.

Trompettes criardes des partis, les politiques dont nous chiquons ici la silhouette, rendent inutiles toutes les précautions des gouvernants. Tel jour, à telle heure, la tyrannie aura cessé de vivre, et le bonnet phrygien, noble coiffure, dont le XIX^{me} siècle a extrait le bonnet de coton, remplacera l'insolent diadème de la royauté. La chose est sûre. Il commande une cohorte qui partira de tel point pour opérer tel mouvement; si vous vous permettez d'en douter il vous l'affirmera devant le commissaire de police du quartier, et vous indiquera le nom et le domicile de l'imprimeur, chargé des proclamations qui doivent appeler le peuple à la conquête de ses droits, trop longtemps méprisés et méconnus.

Le costume de notre héros est une personnification assez fidèle de son ètre intelligent et moral. Chapeau napolitain, barbe inculte comme une forêt vierge du Brésil, chevelure mérovingienne luxuriante et grasse, bottes à crévés comme un pourpoint espagnol, cravate rouge assez ample pour servir au besoin de drapeau et de ceinture, gilet inouï, qui se ressent des traditions de la fète de l'Étre Suprème; tout en lui accuse un rénovateur, en guerre à la fois avec la constitution et le Journal des Modes. Sa canne, taillée dans le tronc d'un érable, rappelle la massue d'Alcide, et lui sert dans les grandes occasions à se chauffer tout un jour d'hiver.

Enfin arrive le jour marqué pour la rénovation sociale; chacun s'arme, les regards brillent comme la lame des poignards libérateurs, on attend Spartacus, on compte sur son dévouement, son énergie; mais Spartacus ne peut se rendre au rendez-vous assigné: son bottier lui a fait faute, et la patrie est sauvée parce que Catilina ne peut décemment se rendre en pantoufles au Mont-Sacré.

Du reste, notre héros a fait ses preuves comme le général Wellington qui, à Talavera, eut trois chevaux tués sous... son aide-de-camp; il a, lui, reçu deux balles... dans le mur qui lui servait d'abri en 1830. S'il n'est décoré d'aucune espèce d'ordre, c'est qu'il méprise profondément les récompenses contemporaines, et qu'il s'en remet à la postérité du soin de buriner son nom sur ses tablettes d'airain.

Mais les ans se sont écoulés depuis ce jour qui eût pu devenir si mémorable, et jeter une si belle auréole au front de notre vengeur populaire; il a gardé une haine profonde à l'industriel perfide qui fit traîtreusement avorter un aussi beau mouvement. Des renseignements, sur l'exactitude desquels il ne lui est pas permis d'élever le moindre doute, l'ont convaincu que les menées du pouvoir ne sont pas étrangères à ce retard qu'on apporta à la confection de sa chaussure. Aussi depuis ce jour fatal il a désespéré des destinées de l'humanité, et accepte une place de receveur de contributions dans une commune des Flandres. Il a conservé toutes ses sympathies populaires, et il ne se passe pas de trimestre qu'il ne fasse exproprier un pauvre diable, trop gueux pour se suffire à lui-mème, mais que notre admirable société force à contribuer à l'entretien du landau armorié du ministre, et aux cachemires Ternaux de sa maîtresse.

A quarante ans, Catilina devient député et fait mettre à la porte par ses gens les malotrus qui lui rappellent ses prouesses passées; il vote avec le ministère, et s'écrie qu'on devrait museler une bonne fois tous ces chacals de la presse, qui ne servent qu'à fomenter le désordre, et à ébranler la société dans ses fondements les plus réculés. Plus tard il prend du ventre, passe à l'état de sénateur et s'endort quotidiennement sur la deuxième colonne du *Moniteur*, en bénissant le roi de son choix!...

VICTOR JOLY.



